

Compte rendu pour Pascal Duris, Quelle Révolution scientifique? Les Sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes (XVIe-XVIIIe siècles), Paris, Hermann, 2016, 401 p.

Isabelle Trivisani-Moreau

► **To cite this version:**

Isabelle Trivisani-Moreau. Compte rendu pour Pascal Duris, Quelle Révolution scientifique? Les Sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes (XVIe-XVIIIe siècles), Paris, Hermann, 2016, 401 p.. 2018, p.246-248. hal-02266196

HAL Id: hal-02266196

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02266196>

Submitted on 13 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CR. Pascal Duris, *Quelle Révolution scientifique ? Les sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Hermann, 2016, 401 p.

Largement étudiée pour ses versants littéraire et artistique, la querelle des Anciens et des Modernes coïncide avec la période de la « Révolution scientifique », moment où émergerait une science moderne : c'est ce paradigme épistémologique qu'interroge Pascal Duris en se demandant quelle place les sciences de la vie occupent dans l'argumentation des protagonistes de cette querelle. Remettant en question la pertinence du concept de « Révolution scientifique », il considère que les savants de la période moderne voyaient leurs découvertes dans le prolongement de celles des Anciens. Son analyse des représentations de la querelle confronte à l'idée reçue d'une rupture les positionnements et discours effectivement tenus par les savants des XVI^e et XVII^e siècles. En deux parties, « La mélancolie » et « Le mépris », déclinées en six chapitres, renvoyant aux sentiments qui animèrent successivement les deux camps, il procède à une déconstruction historiographique du concept de révolution en tant que rupture par une lecture de textes d'époque traitant de la nouveauté des découvertes scientifiques : dans les discours des savants considérés comme représentatifs de cette modernité, il trouve plutôt le désir de s'inscrire dans une continuité ; il met aussi à l'épreuve de la réalité les discours de ceux qui revendiquent des innovations.

Alors que la Renaissance voit publier et traduire les œuvres d'Hippocrate, Aristote, Pline et Galien, deux textes, parus en 1543, sont généralement considérés comme des marqueurs de la modernité : en astronomie, le *De revolutionibus orbium caelestium* de Copernic et en anatomie, les *De humani corporis fabrica libri septem* de Vésale. Or, les travaux de Copernic, qu'il inscrit dans la continuité de ses prédécesseurs, ne rencontrent d'abord pas d'opposition de l'Église ; quant à Vésale, son objectif est de redonner à la médecine la perfection atteinte dans l'Antiquité en la mettant simplement à jour. En beaucoup de points, il rejoint Galien. Les observations de Copernic émergent en fait dans un contexte de scepticisme où se déploie le discours augustinien de l'inutilité des sciences.

Caractéristiques de ce climat, le *De incertitudine & vanitate scientiarum & artium...* (c. 1530) d'Agrippa von Nettesheim ou la défiance d'un Montaigne face à la « confusion infinie d'avis et de sentences » ainsi que ses silences sur les avancées en astronomie ou en médecine. Même la découverte de l'Amérique engendre moins une totale adhésion aux propositions des savants modernes qu'elle ne nourrit l'anti-intellectualisme. Pris dans un cadre scolastique, naturalistes et médecins soulignent « la cohérence de la pensée des Anciens » : même à propos de la circulation du sang, les médecins tentent de concilier leurs observations avec Galien. Regius (Louis Le Roy) cependant invite à se libérer des Anciens : dans *De la vicissitude ou variété de choses en l'univers* (1575), il constate un renouveau des sciences grâce à l'imprimerie, la boussole et le canon. Ce « tableau du progrès de l'esprit humain » doit toutefois être nuancé par des ombres, la « grosse vérole », les troubles religieux, aussi parce que la vision cyclique de Le Roy ne préserve pas d'un retour du déclin.

Elle prend toutefois ses distances avec la représentation récurrente d'une humanité se dégradant. Au début du XVII^e s., la vision de Francis Bacon est nettement dynamique et cumulative. Appelant à une véritable réforme dans les sciences encouragée par l'État, il identifie des facteurs de discrédit pesant sur la connaissance provenant de l'Église, de la politique et des savants eux-mêmes et recommande un état des lieux des savoirs bien établis ainsi que de ceux à défricher. Il déplore le manque d'inventivité, réfléchit aux méthodes de transmission des connaissances, non sans réserve devant les excès de confiance envers certains auteurs antiques. Bacon ne défend pas sans discernement toute nouveauté : il distingue les domaines où elle peut voisiner l'erreur – la politique, la religion –, des domaines des arts et des sciences où elle devrait être valorisée. L'époque veut certes du nouveau, comme le manifestent nombre de titres, mais pas systématiquement : Harvey mettant à jour en

1628 la circulation sanguine ne provoque pas de rupture immédiate. Présentant ses recherches comme une confirmation des Anciens et en dialogue avec Galien, il cherche au départ à éviter la polémique : les Modernes ont ainsi tardé à se constituer en clan.

Ultérieurement brandie comme un symbole de modernité, cette figure de Harvey n'a pas originellement cet aspect : ce sont les modernes qui tentent de disputer aux Anciens leur Antiquité. Parallèlement, « une nouveauté de façade » n'empêche pas un attachement à Aristote, comme pour Cureau de La Chambre. Les réserves envers les modernes sont d'ailleurs visibles chez un Mersenne qui parle de « remuants » peu organisés. Quant à lui, il prône une meilleure organisation du travail scientifique et crée en 1635 une *Academia parisiensis*. Comme le montre *l'Anatomy of Melancholy* (1621) de Robert Burton, la première moitié du XVII^e s. pratique régulièrement l'emprunt et considère qu'elle doit ses avancées aux « lumières de ces grands prédécesseurs » : la dépendance à l'égard des Anciens, tout en étant source d'un sentiment de mélancolie, demeure dominante dans les affirmations.

Croissante, la contestation de leur autorité mue la mélancolie en mépris : dès 1575, A. Paré formulait la possibilité de « polir » l'œuvre des Anciens, simples « magasins d'accessoires ». Au milieu du XVII^e s., Gassendi attaque plus vivement d'après ses échanges avec Mersenne. Mais lui-même émet des doutes sur Harvey et son désir de restaurer l'épicurisme montre que ce n'est pas avec tous les Anciens qu'il entend rompre. L'exigence d'une *tabula rasa* est plus explicite chez Descartes, mais on peine à la trouver dans son œuvre médicale et physiologique : peu innovant, il vérifie plus qu'il n'expérimente dans une visée heuristique et n'a pas encore le réflexe d'approches collectives efficaces. D'autres cependant, comme Nicolas de Rampalle (1641), refusent l'idée de déclin ; le mouvement académique s'institutionnalise en Angleterre et en France dans les années 1660 en empruntant à Bacon le modèle de la division du travail scientifique et expérimental. En 1671 deux écrits burlesques de Bernier et de Boileau à l'encontre de l'Université de Paris montrent qu'un pas est franchi et que les Modernes se soudent désormais.

Le mépris réciproque s'accroît : en avocat des Anciens, Riolan explique leurs erreurs par les transformations morphologiques liées à l'influence de l'environnement et souhaite que soient censurées les attaques trop vives des « remuants ». Hippocrate et Galien, édités par René Chartier et Dacier, résistent bien, notamment dans le lexique. Dacier déplore que le discours de rupture de certains modernes constitue un obstacle à penser l'histoire des sciences en termes de progrès ; à la faculté galénique de Paris, le courant hippocratique prône en fait l'observation clinique sans carcan doctrinaire. Les Anciens accusent les Modernes de n'avoir pour résultats que de simples clarifications des découvertes de leurs devanciers : l'utilisation du microscope est dénoncée comme une tricherie. En faveur du camp moderne, Malebranche oppose la mémoire à la raison et attaque l'érudition ; en dénonçant la confusion entre des vérités d'ordres différents, la foi et la science, il pousse à distinguer vérité et antiquité. Les attaques se font plus vives chez un Fontenelle ou un Perrault (*Parallèle...*, V^e Dialogue). Pour l'abbé Du Bos, arts et sciences ne relèvent pas d'un même fonctionnement : les premiers tiennent d'une expérience intérieure, les seconds peuvent être invalidées : inférieurs aux Modernes dans les sciences, les Anciens restent admirables dans les arts et les lettres. Ainsi P. Duris préfère-t-il récuser l'expression de « révolution scientifique » : l'émancipation de la science moderne ne lui paraît pas acquise.

Son statut relève donc d'une vérité provisoire dans le fil d'une histoire remontant à l'Antiquité. Ayant privilégié une enquête dans les sources primaires, ce n'est que dans son ultime chapitre que P. Duris récapitule la façon dont, depuis environ 1940 et A. Koyré, s'est forgée en histoire des sciences la représentation d'une Révolution scientifique sans prendre en compte la réflexion menée dans les sciences de la vie : il aurait sans doute été plus logique de développer ce point dès l'introduction et c'est là aussi qu'aurait probablement mieux trouvé sa place le développement lexical sur le mot *révolution* pour lequel la riche enquête d'Alain Rey

aurait pu être convoquée. D'où une certaine ambiguïté sur la portée à donner à la remise en question d'une rupture : au-delà du domaine spécifique des sciences du vivant, de nombreuses formulations tendent à déconstruire cette idée de rupture à l'échelle bien plus globale de l'ensemble des sciences. Revenant sur des questions abordées dans son *Histoires des sciences de la vie* (1997, 2011) ou ses travaux sur F. Redi et la génération spontanée (2010), P. Duris entend montrer que la dimension expérimentale, volontiers pistée aujourd'hui dans les écrits des savants de la première modernité, n'était pas si prégnante chez des savants éloignés d'une pensée de la rupture et soucieux d'accorder science et foi.

Au-delà de son objet, l'ouvrage de P. Duris interroge ainsi sur les figements qui interviennent à différents niveaux : dans le processus historiographique d'une part autour du concept de « révolution scientifique », sur un plan rhétorique d'autre part quand il relativise les revendications de nouveauté ; on pourrait aussi se demander si cette dimension rhétorique n'est pas tout autant à l'œuvre quand les savants inscrivent leurs découvertes dans la continuité des travaux des Anciens. *Quelle révolution scientifique ?* nous guide ainsi dans une lecture précise des textes des savants qui intègre leur contexte d'énonciation en nous interrogeant sur la part qu'argumentation et grand récit occupent, à différents stades, dans la transmission des sciences.

Isabelle Trivisani-Moreau
Université d'Angers. 3 LAM